Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 4 (1896)
Heft: 1

Artikel: Lausanne de 1865 à 1894
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-6358

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LAUSANNE DE 1865 à 1894.

Les villes de la jeune Amérique surgissent au milieu de plaines autrefois désertes. L'édilité y a ses coudées franches, elle taille en plein drap et trace de larges rues, de vastes avenues, des squares immenses. Tout y est grand, régulier, moderne.

Les cités de la vieille Europe ont, en Suisse particulièrement, tout un passé, toute une histoire. Leurs annales sont écrites non seulement dans les antiques chartes, mais aussi sur les monuments ; elles sont gravées et moulées pour ainsi dire dans les vieux édifices, dans les tourelles des édifices publics, dans les pignons des maisons particulières, dans les restes des murailles écroulées, dans les cathédrales et les églises dont les flèches élancées semblent porter au ciel l'hommage et les prières d'une époque de croyance et de foi.

Mais voilà, ces villes aux souvenirs antiques et vénérables ont grandi, et les exigences de la vie moderne ne peuvent plus se contenter du cadre pittoresque mais mal commode qui suffisait aux gens d'il y a quatre ou cinq siècles.

Les enceintes fortifiées se sont trouvées trop étroites : l'agglomération urbaine a débordé de droite et de gauche. Les murailles ont fini par se trouver en pleine ville, témoins encombrants, gênant la circulation et le développement des grandes artères. Il a fallu détruire, combler, niveler. Les matériaux enlevés aux remparts ont servi à édifier des maisons neuves. Quand il reste quelque chose, ce ne sont que de rares vestiges que les amateurs de curiosités surveillent avec un soin jaloux. Ici on vous montre, au fond d'un jardin, un mur de soutènement qui n'est autre chose qu'un reste de l'ancienne enceinte contre lequel on a apporté du terrain ; là c'est dans l'intérieur même d'une maison. Certaines pierres enchâssées dans un mur portent des caractères ou des inscriptions qui rappellent une destination différente de celle d'aujourd'hui. Les vieilles rues deviennent trop étroites pour une circulation qui va croissant ; on les élargit, et des façades en style moderne remplacent les pignons du vieux temps. On perce de part en part des

anciens quartiers, il faut des rues plus plates, il faut plus d'espace, d'air, de lumière. Le confort augmente, mais le pittoresque s'en va.

La lutte entre l'ingénieur moderne et l'archéologue va ainsi s'accentuant, à mesure que nos villes se développent. Celui-ci voudrait tout garder et crie au vandalisme dès qu'on touche au passé. Celui-là sacrifie tout à la ligne droite, à l'idée de faire grand ; il accuse l'autre de conservatisme et d'étroitesse d'esprit. Et comme la victoire doit rester en somme à la science, l'archéologue gémit et l'ingénieur triomphe. On n'enraie pas le progrès, et on ne sacrifie pas tout un quartier pour conserver un vieil édifice, une tourelle caduque.

Que faire alors ? Vivre de souvenir et chercher au moins à fixer sur le papier ou la toile l'aspect des lieux que l'on va bouleverser, des sites qui vont disparaître. C'est ce que M. Vuillermet a fait pour Lausanne. Ici comme ailleurs, on a démoli des tours datant du XIVe et du XVe siècle, on a abattu des pans de muraille, on a fait disparaître d'anciens bâtiments. On y a mis autrefois une certaine brusquerie, et quelques-unes des reliques disparues auraient pu être conservées. De nos jours, on est plus modéré, d'autant que la rareté des monuments anciens en fait apprécier davantage la valeur. Mais enfin le vieux Lausanne s'en va quand même par fragments ; il n'y paraît pas d'un jour à l'autre, mais au bout d'une année, au bout de dix ans, la transformation est grande. Conservons donc en gravures ce qui n'existe plus en réalité.

Dans son *Vieux Lausanne*, M. Vuillermet a fait œuvre à la fois d'artiste et d'historien. A l'aide d'estampes, de gravures, de plans et de documents, il a fait revivre toute la vieille cité du moyen-âge à notre siècle. Comme complément, M. Vuillermet nous donne aujourd'hui *Lausanne de 1865 à 1894*, et c'est en feuilletant ce gracieux album que l'on voit combien nous sommes loin d'une époque relativement récente.

Voici la *Cité vue de la Caroline* (1865) : la ligne brisée des maisons, des arbres et des jardins va de la cathédrale au château. Aujourd'hui, l'imposant bâtiment de chimie et la rue Couvaloup ont modernisé tout cela. La *Place de la Palud* (1884) a moins changé, la *Barre, partie orientale* (1889) a par contre vu disparaître la tour Saint-Maire. Le

souvenir de cette tour est conservé dans la *Barre et le moulin du Tunnel* (juin 1889). Deux planches nous en rappellent la démolition en janvier 1890.

La *Place de la Cheneau de-Bourg* avec sa fontaine et ses gens en costume de travail nous transporte au loin dans une petite ville de province. Les *Escaliers de la Caroline* disparaîtront bientôt aussi ou seront reconstruits. On a déjà réparé quelques immeubles sur leur parcours. M. Vuillermet les a poétisés. A l'heure qu'il est, ils perdent décidément trop en confort ce qu'ils gagnent en rusticité.

L'*Entrée de la rue du Pré* prise de la Porte St-Martin en 1894 nous représente un pittoresque carrefour, à gauche une très ancienne maison pourrait nous en conter long sur ce vieux quartier des *Etuves*. La *Place du Petit-Pont* et la maison Vincent, la *Rue du Flon et vieille maison* à l'angle des rues du Pré et de la Cheneau-de-Bourg (6 juin 1891), la *Place du Pont* et les anciens abattoirs (avril 1891) conservent la mémoire d'un quartier qui a gardé encore beaucoup de cachet malgré les démolitions faites ces années dernières. On n'imagine pas de croquis plus gracieux et plus sincères que la *Place du Crêt* et les *Escaliers du Marché* partie supérieure (16 octobre 1894), que la *Terrasse de la Cathédrale* et l'ancienne maison du premier ministre (1894). La *Chapelle de la Maladière* nous transporte à l'autre extrêmité du territoire communal, en pleine campagne. Enfin, la *Maison Clavel de Brenles* couronne dignement le volume. Nos lecteurs en ont eu la primeur l'année passée.

Si l'œil est agréablement flatté, si l'on éprouve une grande joie d'artiste en parcourant les croquis de M. Vuillermet, ce n'est pas sans mélancolie que l'on constate combien rapidement disparaissent ces témoins du passé, combien rapidement tout se transforme. Des façades en ciment remplacent la pierre de taille ; des persiennes vertes remplacent les volets massifs ; on n'attend plus que la patine du temps donne à la pierre sa teinte spéciale, on vernit et on badigeonne. Le caractère antique de certains quartiers s'en va, sans que l'art moderne leur donne un cachet nouveau. On a trop souvent le neuf à côté de l'ancien, et la juxtaposition des deux styles n'a rien d'esthétique.